

PROPOSITION : ACTIVITE INITIALE

Lisez les fables « Les deux chauves » et « Le lierre et le thym » et regardez les tableaux.

Utilisez les propositions ci-dessous pour renseigner les tableaux.
Mais attention ! D'abord, vous devez vous mettre d'accord : expliquez votre choix et écoutez les arguments de votre camarade avant de trouver ce qui vous semble être à tous deux la bonne solution.

Une bagarre

Cela ne sert à rien d'amasser des objets inutiles

On a tous des qualités et des défauts

Le lierre et le thym

Un désaccord

Les deux chauves

LES DEUX CHAUVES

- 1 Un jour deux chauves dans un coin
virent briller certain morceau d'ivoire.
Chacun d'eux veut l'avoir ; dispute et coups de poing.
Le vainqueur y perdit, comme vous pouvez croire,
5 le peu de cheveux gris qui lui restaient encore.
Un peigne était le beau trésor
qu'il eut pour prix de sa victoire.

Jean-Pierre Claris de FLORIAN (1755-1794). *Fables* [1792] <http://gallica.bnf.fr/>

Thème:

Idée Principale:

LE LIERRE ET LE THYM

- 1 Que je te plains, petite plante !
Disait un jour le lierre au thym :
toujours ramper, c'est ton destin ;
ta tige chétive et tremblante
5 sort à peine de terre, et la mienne dans l' air,
unie au chêne altier que chérit Jupiter,
s'élance avec lui dans la nue.
Il est vrai, dit le thym, ta hauteur m'est connue ;
je ne puis sur ce point disputer avec toi :
10 mais je me soutiens par moi-même ;
et, sans cet arbre, appui de ta faiblesse extrême,
tu ramperais plus bas que moi.
[...]

Jean-Pierre Claris de FLORIAN (1755-1794). *Fables* [1792] <http://gallica.bnf.fr/>

Thème:

Idée Principale:

LE CHIEN ET L'ANE

- 1 Martin, grave baudet, et l'agile Miraut,
en même endroit s'en allaient pour affaire.
L'un marchait d'un pas de commère,
l'autre faisait une toise d'un saut.
- 5 Ce n'était moyen d'aller même carrière :
mais sautant en avant, puis autant en arrière,
le lévrier léger s'éloignait du lourdeau,
et le rejoignait aussitôt,
marchant ainsi de compagnie,
- 10 ils traversent tous deux mainte longue prairie ;
ils passent monts et bois, fatiguant pour Martin.
Miraut, comme j'ai dit, faisant triple chemin ;
et de l' agilité dont il faisait parade,
divertissant son camarade.
- 15 Enfin, tant fût trotté, caracolé, sauté
qu'avant que d' arriver au gîte,
le haletant Miraut resta sur le côté.
Martin arriva seul, n'alla-t-il pas plus vite ?
Allez à votre but l'allure de Martin ;
- 20 n'imitiez pas Miraut qui se tue en chemin.

Antoine Houdar de LA MOTTE (1672-1731). *Fables* [1719] <http://gallica.bnf.fr/>

Thème:

Idée Principale:

LA GUEPE ET L'ABEILLE

- 1 Dans le calice d'une fleur
la guêpe un jour voyant l'abeille,
s'approche en l'appelant sa soeur.
Ce nom sonne mal à l'oreille
- 5 de l'insecte plein de fierté,
qui lui répond : nous soeurs ! Ma mie,
depuis quand cette parenté ?
Mais c' est depuis toute la vie,
lui dit la guêpe avec courroux :
- 10 considérez-moi, je vous prie :
j'ai des ailes tout comme vous,
même taille, même corsage ;
et, s'il vous en faut davantage,
nos dards sont aussi ressemblants.
- 15 Il est vrai, répliqua l'abeille,
nous avons une arme pareille,
mais pour des emplois différents.
La vôtre sert votre insolence,
la mienne repousse l'offense ;
- 20 vous provoquez, je me défends.

Jean-Pierre Claris de FLORIAN (1755-1794). *Fables* [1792] <http://gallica.bnf.fr/>

Thème:

Idée Principale:

LES DEUX VOYAGEURS

- 1 Le compère Thomas et son ami Lubin
allaient à pied tous deux à la ville prochaine.
Thomas trouve sur son chemin
une bourse de louis pleine ;
- 5 il l'empoche aussitôt. Lubin, d'un air content,
lui dit : pour nous la bonne aubaine !
Non, répond Thomas froidement,
pour nous n' est pas bien dit , pour moi c' est différent.
Lubin ne souffle plus ; mais, en quittant la plaine,
- 10 ils trouvent des voleurs cachés au bois voisin.
Thomas tremblant, et non sans cause,
dit : nous sommes perdus ! Non, lui répond Lubin,
nous n'est pas le vrai mot, mais toi , c'est autre chose.
Cela dit, il s'échappe à travers les taillis.
- 15 Immobile de peur, Thomas est bientôt pris,
il tire la bourse et la donne.
Qui ne songe qu'à soi quand sa fortune est bonne
dans le malheur n'a point d' amis.

Jean-Pierre Claris de FLORIAN (1755-1794). *Fables* [1792] <http://gallica.bnf.fr/>

LE CHIEN ET LE CHAT

- 1 Un chien vendu par son maître
brisa sa chaîne, et revint
au logis qui le vit naître.
Jugez de ce qu' il devint
- 5 lorsque, pour prix de son zèle,
il fut de cette maison
reconduit par le bâton
vers sa demeure nouvelle.
Un vieux chat, son compagnon,
- 10 voyant sa surprise extrême,
en passant lui dit ce mot :
tu croyais donc, pauvre sot,
que c'est pour nous qu'on nous aime !

Jean-Pierre Claris de FLORIAN (1755-1794). *Fables* [1792] <http://gallica.bnf.fr/>

LE BOEUF, LE CHEVAL ET L'ANE

- 1 Un boeuf, un baudet, un cheval,
se disputaient la préséance.
Un baudet ! Direz-vous, tant d'orgueil lui sied mal.
à qui l'orgueil sied-il ? Et qui de nous ne pense
- 5 valoir ceux que le rang, les talents, la naissance,
élèvent au-dessus de nous ?
Le boeuf, d'un ton modeste et doux,
alléguait ses nombreux services,
sa force, sa docilité ;
- 10 le coursier sa valeur, ses nobles exercices ;
et l'âne son utilité.
Prenons, dit le cheval, les hommes pour arbitres :
en voici venir trois, exposons-leur nos titres.
Si deux sont d'un avis, le procès est jugé.
- 15 Les trois hommes venus, notre boeuf est chargé
d'être le rapporteur ; il explique l' affaire,
et demande le jugement.
Un des juges choisis, maquignon bas-normand,
crie aussitôt : la chose est claire,
- 20 le cheval a gagné. Non pas, mon cher confrère,
dit le second jugeur, c' était un gros meunier,
l' âne doit marcher le premier ;
tout autre avis serait d' une injustice extrême.
Oh que nenni, dit le troisième,
- 25 fermier de sa paroisse et riche laboureur ;
au boeuf appartient cet honneur.
Quoi ! Reprend le coursier écumant de colère ;
votre avis n'est dicté que par votre intérêt !
Eh mais ! Dit le normand, par qui donc, s'il vous plaît ?
- 30 N'est-ce pas le code ordinaire ?

Jean-Pierre Claris de FLORIAN (1755-1794). *Fables* [1792] <http://gallica.bnf.fr/>

Thème:

Idée Principale:

LE ROI ALPHONSE

- 1 Certain roi qui régnait sur les rives du Tage,
et que l'on surnomma *le sage* ,
non parce qu'il était prudent,
mais parce qu'il était savant,
- 5 Alphonse, fut surtout un habile astronome.
Il connaissait le ciel bien mieux que son royaume,
et quittait souvent son conseil
pour la lune ou pour le soleil.
Un soir qu'il retournait à son observatoire,
- 10 entouré de ses courtisans,
mes amis, disait-il, enfin j'ai lieu de croire
qu'avec mes nouveaux instruments
je verrai cette nuit des hommes dans la lune.
Votre majesté les verra,
- 15 répondait-on ; la chose est même trop commune,
elle doit voir mieux que cela.
Pendant tous ces discours, un pauvre, dans la rue,
s'approche, en demandant humblement, chapeau bas,
quelques maravédis : le roi ne l'entend pas,
- 20 et, sans le regarder, son chemin continue.
Le pauvre suit le roi, toujours tendant la main,
toujours renouvelant sa prière importune ;
mais, les yeux vers le ciel, le roi, pour tout refrain,
répétait : je verrai des hommes dans la lune.
- 25 Enfin le pauvre le saisit
par son manteau royal, et gravement lui dit :
ce n'est pas de là haut, c'est des lieux où nous sommes
que Dieu vous a fait souverain.
Regardez à vos pieds ; là vous verrez des hommes,
- 30 et des hommes manquant de pain.

Jean-Pierre Claris de FLORIAN (1755-1794). *Fables* [1792] <http://gallica.bnf.fr/>

Thème:

Idée Principale:

LE VIEUX ARBRE ET LE JARDINIER

- 1 Un jardinier, dans son jardin,
avait un vieil arbre stérile ;
c'était un grand poirier qui jadis fut fertile :
mais il avait vieilli, tel est notre destin.
- 5 Le jardinier ingrat veut l'abattre un matin ;
le voilà qui prend sa cognée.
Au premier coup l'arbre lui dit :
respecte mon grand âge, et souviens-toi du fruit
que je t'ai donné chaque année.
- 10 La mort va me saisir, je n'ai plus qu'un instant,
n'assassine pas un mourant
qui fut ton bienfaiteur. Je te coupe avec peine,
répond le jardinier ; mais j'ai besoin de bois.
Alors, gazouillant à la fois,
- 15 de rossignols une centaine
s'écrie : épargne-le, nous n'avons plus que lui :
lorsque ta femme vient s'asseoir sous son ombrage,
nous la réjouissons par notre doux ramage ;
elle est seule souvent, nous charmons son ennui.
- 20 Le jardinier les chasse et rit de leur requête ;
il frappe un second coup. D'abeilles un essaim
sort aussitôt du tronc, en lui disant : arrête,
écoute-nous, homme inhumain :
si tu nous laisses cet asile,
- 25 chaque jour nous te donnerons
un miel délicieux dont tu peux à la ville
porter et vendre les rayons :
cela te touche-t-il ? J'en pleure de tendresse,
répond l'avare jardinier :
- 30 eh ! Que ne dois-je pas à ce pauvre poirier
qui m'a nourri dans sa jeunesse ?
Ma femme quelquefois vient ouïr ces oiseaux ;
c'en est assez pour moi : qu'ils chantent en repos.
Et vous, qui daignerez augmenter mon aisance,
- 35 je veux pour vous de fleurs semer tout ce canton.
Cela dit, il s'en va, sûr de sa récompense,
et laisse vivre le vieux tronc.
Comptez sur la reconnaissance
quand l'intérêt vous en répond.

LA CARPE ET LES CARPILLONS

- 1 Prenez garde, mes fils, côtoyez moins le bord,
suivez le fond de la rivière ;
craignez la ligne meurtrière,
ou l'épervier, plus dangereux encore.
- 5 C'est ainsi que parlait une carpe de Seine
à de jeunes poissons qui l'écoutaient à peine.
C'était au mois d'avril ; les neiges, les glaçons,
fondus par les zéphyrs, descendaient des montagnes ;
le fleuve enflé par eux s'élève à gros bouillons,
- 10 et déborde dans les campagnes.
Ah ! Ah ! Criaient les carpillons,
qu'en dis-tu, carpe radoteuse ?
Crains-tu pour nous les hameçons ?
Nous voilà citoyens de la mer orageuse ;
- 15 regarde : on ne voit plus que les eaux et le ciel,
les arbres sont cachés sous l'onde,
nous sommes les maîtres du monde,
c'est le déluge universel.
Ne croyez pas cela, répond la vieille mère ;
- 20 pour que l'eau se retire il ne faut qu'un instant.
Ne vous éloignez point, et, de peur d'accident,
suivez, suivez toujours le fond de la rivière.
Bah ! Disent les poissons, tu répètes toujours les mêmes discours.
Adieu, nous allons voir notre nouveau domaine.
- 25 Parlant ainsi, nos étourdis
sortent tous du lit de la Seine,
et s'en vont dans les eaux qui couvrent le pays.
Qu'arriva-t-il ? Les eaux se retirèrent,
et les carpillons demeurèrent ;
- 30 bientôt ils furent pris,
et frits.
Pourquoi quittaient-ils la rivière ?
Pourquoi ? Je le sais trop, hélas !
C'est qu'on se croit toujours plus sage que sa mère,
- 35 c'est qu'on veut sortir de sa sphère,
c'est que... c'est que... je ne finirais pas.

L'ORME ET LE NOYER

- 1 Sur le penchant d'une montagne,
haut et puissant seigneur de la campagne,
l'orme habitait près du noyer.
Bons voisins, ils jasaient pour se désennuyer.
- 5 L'orme disait à son compère ;
en vérité j'ai lieu de me plaindre du sort.
Je suis haut, verdoyant et fort ;
stérile avec cela ; point de fruit ; j' ai beau faire ;
je n' en saurais porter ; la nature eut grand tort.
- 10 Je fais ombre, et c' est tout. Cela me mortifie.
Voisin noyer le consolait :
il te fâche de voir comme je fructifie ;
j'ai de trop ce qu' il te fallait.
Mais que veux-tu ? Le ciel répand ses grâces
- 15 comme il lui plaît ; non pas comme nous l' entendons.
Plus élevé que moi, de vingt pieds tu me passes ;
il m'a fait à moi d'autres dons.
J'ai le meilleur lot, à tout prendre.
Le fruit nous sied fort bien ; arbre qui n'en peut rendre,
- 20 n'est à mon sens, un arbre qu'à demi ;
mais console toi, mon ami,
il ne t'en viendra pas à force de murmure ;
il faut vouloir, ce que veut la nature.
Le noyer babillard continuait toujours,
- 25 quand un essaim d'enfants interrompt son discours.
à coups de bâtons et de pierres
le bataillon lui livre une cruelle guerre.
Le pauvre arbre n'a point de noix
qui ne lui coûte au moins une blessure :
- 30 il reçoit cent coups à la fois ;
adieu ses fruits et sa verdure.
La moisson faite, on veut encore glaner :
sans respect du noyer, sur lui la troupe monte ;
on le rompt, on l'ébranche ; il crie, on n'en tient compte,
- 35 tant qu'il n' ait plus rien à donner.
Enfin, chargés de noix, c'est sous l' orme tranquille
que les enfants vont les manger ;
et l'orme dit en les voyant gruger :
c' est souvent un malheur que d' être trop utile.

LE FROMAGE

- 1 Deux chats avaient pris un fromage,
et tous deux à l'aubaine avaient un droit égal.
Dispute entre eux pour le partage.
Qui le fera ? Nul n'est assez loyal.
- 5 Beaucoup de gourmandise et peu de conscience ;
témoin : leur propre fait, le fromage volé.
Ils veulent donc qu'à l'audience,
dame justice entre eux vide le démêlé.
Un singe maître clerc du bailli du village,
- 10 et que pour lui-même on prenait,
quand il mettait par fois sa robe et son bonnet,
parut à nos deux chats tout un aréopage.
Par devant dom Bertrand le fromage est porté,
Bertrand s'assied, prend la balance,
- 15 tousse, crache, impose silence,
fait deux parts avec gravité ;
en charge les bassins ; puis cherchant l'équilibre,
pesons, dit-il, d'un esprit libre,
d'une main circonspecte ; et vive l'équité,
- 20 ça ; celle-ci me paraît déjà trop pesante.
Il en mange un morceau. L'autre pèse à son tour ;
nouveau morceau mangé par raison du plus lourd.
Un des bassins n'a plus qu'une légère pente.
Bon ! Nous voilà contents, donnez, disent les chats.
- 25 Si vous êtes contents ; justice ne l'est pas,
leur dit Bertrand ; race ignorante
croyez-vous donc qu'on se contente
de passer comme vous les choses au gros sas ?
Et ce disant, monseigneur se tourmente
- 30 à manger toujours l'excédent ;
par équité toujours donne son coup de dent ;
de scrupule en scrupule avançait le fromage.
Nos plaideurs enfin las des frais,
veulent le reste sans partage.
- 35 Tout beau, leur dit Bertrand ; soyez hors de procès ;
mais le reste, messieurs, m'appartient comme épice.
à nous autres aussi nous nous devons justice.
Allez en paix ; et rendez grâce aux dieux.
Le bailli n'eut pas jugé mieux.

L'HUITRE

- 1 Deux voyageurs firent naufrage ;
et sur le débris du vaisseau
ils abordent tous deux dans une île sauvage,
où les suit un danger nouveau :
- 5 l'affreuse faim. Nos gens cherchent par tout à vivre ;
mais ils ont beau courir, nuls fruits, nuls animaux.
Les voilà près de suivre
leurs compagnons engloutis dans les eaux.
Après deux ou trois jours, sur la rive ils découvrent
- 10 grand nombre d'huîtres prenant l' air.
Voilà des coquilles qui s'ouvrent,
dit l'un, nous serions bien obligés à la mer,
si c'était quelque proie. Il prend le coquillage,
et l'ouvrant tout à fait, voit les mets odieux,
- 15 effrayant le goût par les yeux.
Il vaut mieux mourir, s' écria le moins sage,
que de manger cela ; disant pour sa raison,
que faim n'est pas pire que poison.
Son coeur se soulevait contre l' affreuse proie.
- 20 Il languit et mourut de faim.
L'autre au contraire l'emploie,
l'avale en grimaçant. Oh, oh ! Dit-il soudain,
ce mets est exquis ; c'est dommage
que les humains encore n' en sachent pas l'usage.
- 25 Quel goût ! Quelle fraîcheur ! Il avalait toujours.
Grande exclamation à chaque huître avalée :
Vive, dit-il, cette eau salée.
Quel délice ! à ce prix je passe ici mes jours.
C'est assez ! lui criait une voix importune.
- 30 Il est sourd à ses cris : encore une, encore une ;
et d'une en une il arriva
que l'imprudent glouton creva.
Voilà l'humaine extravagance.
Nous nous perdons par les excès.
- 35 Contre plaisir et répugnance
La raison perd toujours son procès.

LE RAT TENANT TABLE

- 1 Il était un grenier, vaste dépositaire
des riches trésors de Cérès.
Un rat habitait tout auprès,
qui s'en crut le propriétaire.
- 5 Il avait fait un trou, d'où quand bon lui semblait ;
il entrait dans son héritage.
C'était peu d'y manger ; le prodigue assemblait,
les rats de tout le voisinage.
Il tenait table ouverte en seigneur,
- 10 où selon l'ordre, tout dîneur
payait son écot de louanges.
Est toujours bien fêté celui chez qui l'on mange.
Le bon rat comptait donc ses amis sur ses doigts,
(car il prenait pour siens les amis de sa table ;)
- 15 chacun l'avait juré cent fois ;
voudraient-ils lui mentir ? Cela n'est pas croyable.
Mais cependant l'autre maître du grain,
voyant que ces messieurs le menaient trop bon train,
se résolut de le changer de place.
- 20 Le grenier fut vidé du soir au lendemain.
Voilà mon rat à la besace.
Heureusement, dit-il, j'ai fait de bons amis.
Tout plein de cet espoir, chez eux il se transporte ;
mais d'aucun il ne fut admis ;
- 25 partout on lui ferma la porte.
Un seul rat, bon voisin, qu'il ne connut qu'alors,
ouvrit la sienne, et le reçut en frère.
J'ai méprisé, dit-il, ton luxe et tes trésors ;
mais je respecte ta misère :
- 30 sois mon hôte; j'ai peu; ce peu nous suffira.
Je m'en fie à ma tempérance :
mais insensé qui se fiera
à tout ami qu'amène l'abondance !
Il ne vient qu'avec elle; avec elle il fuira.

Antoine Houdar de LA MOTTE (1672-1731). *Fables* [1719] <http://gallica.bnf.fr/>

LE CALIFE

- 1 Autrefois dans Bagdad le calife Almamon
fit bâtir un palais plus beau, plus magnifique,
que ne le fut jamais celui de Salomon.
Cent colonnes d'albâtre en formaient le portique ;
- 5 l'or, le jaspé, l'azur, décoraient le parvis ;
dans les appartements embellis de sculpture,
sous des lambris de cèdre, on voyait réunis
et les trésors du luxe et ceux de la nature,
les fleurs, les diamants, les parfums, la verdure,
- 10 les myrtes odorants, les chefs-d'oeuvre de l'art,
et les fontaines jaillissantes
roulant leurs ondes bondissantes
à côté des lits de brocard.
Près de ce beau palais, juste devant l'entrée,
- 15 une étroite chaumière, antique et délabrée,
d'un pauvre tisserand était l'humble réduit.
Là, content du petit produit
d'un grand travail, sans dette et sans soucis pénibles,
le bon vieillard, libre, oublié,
- 20 coulait des jours doux et paisibles,
point envieux, point envié.
J'ai déjà dit que sa retraite
masquait le devant du palais.
Le vizir veut d'abord, sans forme de procès,
- 25 qu'on abatte la maisonnette :
mais le calife veut que d'abord on l'achète.
Il fallut obéir, on va chez l'ouvrier,
on lui porte de l'or. Non, gardez votre somme,
répond doucement le pauvre homme ;
- 30 je n'ai besoin de rien avec mon atelier.
Et quant à ma maison, je ne puis m'en défaire :
c'est là que je suis né, c'est là qu'est mort mon père,
je prétends y mourir aussi.
Le calife, s'il veut, peut me chasser d'ici,
- 35 il peut détruire ma chaumière ;
mais, s'il le fait, il me verra
venir, chaque matin, sur la dernière pierre
m'asseoir et pleurer ma misère :
je connais Almamon, son coeur en gémit.
- 40 Cet insolent discours excita la colère
du vizir, qui voulait punir ce téméraire
et sur-le-champ raser sa chétive maison.
Mais le calife lui dit : non,
j'ordonne qu'à mes frais elle soit réparée ;
- 45 ma gloire tient à sa durée :
je veux que nos neveux, en la considérant,
y trouvent de mon règne un monument auguste ;
en voyant le palais, ils diront, il fut grand ;
en voyant la chaumière, ils diront, il fut juste.